Sans Titre

Canizarez Sarah

Février 2007 - ???

Jean était dans sa chambre cette après-midi là, il jouait à un jeu sur son ordinateur. Sa chambre était assez grande, son lit était collé contre le mur, une couette bleue posée dessus. Une armoire opposée, à son lit semblait vieille, des livres, une multitude de livres étaient sur cette armoire; ce qui montrait sa passion pour la lecture. Un coffre, remplit de vieux jouets était juste à côté de l'armoire, malgré ses dix-sept ans, Jean ne voulait pas s'en séparer, ça lui rappelait sa jeunesse tant paisible... Un tapis qui représentait un homme en tenue de guerre avec un fusil dans les mains trônait au milieu de cette pièce. Quant à son bureau, il était en face de la fenêtre, l'ordinateur y était posé au centre, on y voyait des personnes comme celles de son tapis.

Une explosion retentit, Jean sursauta, des coups de feu éclatèrent et le silence emplit la rue... Ces coups de feu et cette explosion ne provenaient pas de son jeu. Il se leva, tira le rideau de sa fenêtre et vit des soldats dans la rue en train de courir. Jean se laissa tomber sur sa chaise, la mine sombre ; il n'en pouvait plus.

***

Nous sommes en 2075, en France, ou plutôt ce qu'il en reste, elle est en proie à une guerre civile et le réchauffement climatique de la planète n'arrange rien. L'Islande et les îles d'Indonésie sont déjà englouties par les océans qui deviennent de plus en plus grand. Partout il y a la guerre et des villages entiers sont rasés. Paris est sous l'emprise d'une puissante organisation. Il n'y a presque plus de végétation, la fin arrive à grands pas…

***

Introduction

Le matin même, la mère de Jean, Catherine, l'avait prié d'aller chercher de l'eau et du lait en poudre pour le bébé , elle savait que c'était très risqué, mais c'était leur seul moyen pour survivre, puis John allait avoir ses 18 ans dans deux jours, elle lui avait confié un pistolet de petit calibre et son seul gilet par balles.

Il était sorti très tôt, vers cinq heures trente du matin pour revenir à l'heure du déjeuner. La route était longue pour arriver au centre de réapprovisionnement. La rue était calme, et les maisons se ressemblaient toutes. Il partit vers la droite, même si la route était paisible, au fond de lui, il avait peur. (Peur de ces hommes cagoulés qui tiraient sur tout ce qui bouge, peur de se faire embarquer dans les camionnettes noires dont les vitres étaient tintées... Il n'avait plus que ce sentiment de peur, la mort le terrorisait, comme tout, dehors, depuis deux ans, depuis que cette pénible guerre avait commencé.) Il arriva à une intersection, et entendit des bruits de pas. Il se cacha dans un renfoncement de mur, heureusement les terroristes ne venaient pas de son côté, ils prenaient la route perpendiculaire à celle que Jean franchissait, il se pencha un peu et aperçut cinq hommes avec leurs fusils à la main. Jean se blottit dans son coin, sa peur croissante. Après quelques minutes, il se décida à sortir de sa cachette et à continuer sa route. Une heure s’était écoulée, il s’était fait quelques frayeurs en voyant des terroristes mais rien de grave, il s’offrit une demi-heure de pause et reprit la route pour encore une heure. Il arriva au centre de réapprovisionnement. Il prit un caddy et se dirigea vers le milieu de ce centre. Celui-ci était très vaste et on y trouvait tout ce que l’on souhaitait, il y avait une bonne centaine de rayons

tous parallèles et au milieu un petit espace pour se renseigner et payer. Les vitres étaient renforcées pour ne pas laisser passer les balles. Jean se sentait en sécurité maintenant, il marchait lentement car il était fatigué. Et soudain il vit ce qu'il n'avait jamais vu auparavant, une beauté plus belle que tout ce qui existait. Une cascade de cheveux dorée lui tombait sur les joues, des yeux bleus où se reflétait l'océan, une peau légèrement bronzée qui paraissait la plus douce du monde, des lèvres rouges et chaudes, des formes parfaites, un sourire si exquis. Il demeura sans bouger en la regardant un moment puis quand il s'aperçut que cette fille le regardait aussi, il rougit et détourna le regard. Jean continua son chemin baissant les yeux pour ne pas rencontrer ceux de la demoiselle. Il arriva à sa hauteur et se mordit la lèvre. A cet instant elle posa sa main sur le caddy de Jean, le cœur de notre ami battait à tout rompre quand il leva les yeux et les plongèrent dans ceux si bleus de la jeune fille.

- Je ne vous connais pas? Demanda-t-elle.

- Euh…, Jean avait du mal à parler, Je ne pense pas, arriva-t-il à articuler.

- Vous êtes sûr? Je m'appelle Marie, Marie Tibin. Et vous?

- Euh… Moi c'est Jean Naloy.

- Eh bien, bonjour Jean. Tu es courageux de venir jusqu'ici. Où habites-tu ?

- A Mirlon, un village dans le Midi.

- Oui, je connais, ma tante habite là-bas, je t'ai peut-être vu en allant chez elle.

- Oui peut-être…

Elle regardait les cheveux du garçon, assez courts et

désordonnés et ses beaux yeux gris-vert contrastant avec sa tignasse brune, elle se dit qu'il était très mignon. Elle était contente de rencontrer quelqu'un de son âge ici.

- Je travaille pour le magasin, bénévolement, ça me protège du dehors et ça m'occupe les journées. Si ça t'intéresse surtout n'hésite pas.

- Hum, ça pourrait être sympa oui, je vais en parler à ma mère, merci. Tu as un portable?… pour te prévenir si ma mère accepte…

-Oui, bien sûr.

Ils sortirent leurs portables et s'échangèrent les numéros. Pour la première fois depuis des semaines Jean était heureux.

Il repartit une petite heure après avoir acheté l'eau, le lait en poudre et quelques bricoles. Marie l'avait accompagné durant tout ce temps. Ils avaient parlé, rigolé, et rougit (surtout Jean). La route était exactement comme le matin, un peu moins calme certes, mais pas trop bousculée non plus.

Il arriva vers midi, ses parents et sa petite sœur de douze ans étaient rassurés et le petit bébé avait son lait en poudre. Après avoir mangé il monta dans sa chambre et s'installa devant son ordinateur. Il alluma et démarra son jeu de guerre.

C'était là que l'explosion avait eu lieu.

Il voudrait déjà revoir Marie. Jean avait parlé à sa mère avant le déjeuner pour travailler au centre de réapprovisionnement. Catherine avait tout de suite accepté. Jean décida donc d'appeler Marie

Au magasin, Marie rangeait des couches pour bébé, elle

pensait à Jean et se demandait s’il allait l’appeler. La sonnerie de son portable la sortit de ses rêveries et elle décrocha .

- Allo, Marie?

- Oh! Jean!

- Je peux venir travailler demain?

- Oui, ça sera un plaisir.

- Ok, à demain.

- A demain.

Jean raccrocha, content à l’idée de voir Marie le lendemain.

De son côté, Marie était assez impatiente aussi de revoir Jean, elle se demandait si elle ressentait des sentiments pour lui, elle n’avait jamais eu de sentiments…

Pendant toute cette après-midi, Jean pensait à Marie, s’imaginant avec elle…

Il passa une très bonne nuit et la sonnerie de son portable le réveilla, il l'attrapa manquant de faire tomber tout ce qu'il y avait sur sa table de chevet. Il se leva, pas trop réveillé, ouvrit son armoire et prit son plus beau jean et sa plus belle chemise. Jean passa à la salle de bain. Une grande pièce, le papier peint était de bleu, un lavabo et une baignoire étaient disposés à prendre le moins de place. Il se déshabilla et prit une douche tiède pour se réveiller. Après sa douche, il descendit en caleçon prendre son petit déjeuner en vitesse. Il remonta et s'habilla.

Il sortit de chez lui, regarda à gauche et à droite... Il n'y avait pas de vent et aucun bruit... Vraiment aucun... Jean n'était pas trop rassuré même s’il avait son gilet par balle et son

pistolet...

Un peu plus loin, il entendit un moteur et un crissement de pneus. Il se précipita dans un petit abri, une planche en bois le cachant. La camionnette s'arrêta juste devant sa cachette et quelqu'un qui venait d'un autre chemin arriva à la hauteur du véhicule. Jean était apeuré, il se demandait s'ils l'avaient vu. La porte de la camionnette s'ouvrit et une silhouette masculine sortit de celle-ci et s'avança vers l'autre homme après avoir claqué la portière.

-Alors Ralph ? demanda le gars de la camionnette.

-Rien...

-Comment ça rien? s'écria t-il, furieux

-On ne l'a pas trouvé...

-Eh bien cherche encore!

-Mais on a tout fouillé chef.

-Non ! Il est ici et tu le sais bien.

-Pourtant on a tout passé peigne fin. Il est peut-être parti...

-Non… Cherche encore!

-C'est quoi déjà son nom? Jean...

-Naloy, Jean Naloy, cheveux brun, yeux verts, 17 ans...

-Oui, oui, je sais... On va tout reprendre depuis le début...

-Débrouillez-vous pour me l'amener dans trois jours.

Il retourna dans la camionnette et elle démarra au quart de tour, laissant seul Ralph.

Derrière sa planche Jean tremblait, ils étaient à sa recherche, mais il n'avait rien fait... Il avait peur, très peur, il n'osait plus bouger.

Ralph’ partit dans le sens opposé à la route que devait prendre Jean. Quant à lui, il attendit, recroquevillé.

Après avoir retrouvé ses esprits, il partit en courant jusqu'au centre de réapprovisionnement. Il faisait des petites pauses et se cachant dès qu’une troupe de terroristes approchait. Il arriva au centre, et retrouva Marie, il lui dit bonjour et elle le conduisit au vestiaire ; une grande pièce, peinte de rouge avec des bancs, une machine à café et des porte-manteaux. Il posa son manteau et son gilet pare-balles.

-Tu peux te reposer un quart d'heure, si tu veux.

-Ah oui, merci. Dit-il les yeux baissés.

-Ca ne va pas?

-...si, ne t’inquiètes pas.

-Ok, je te laisse, je dois retourner au boulot, faudra aller voir le patron aussi, mais je lui ai déjà un peu parlé de toi, on se verra en pause ou dans les rayons.

Elle lui adressa un clin d'œil qu'il ne remarqua même pas et s'en alla.

Il ne pensait qu'à ce qu'il avait vu et entendu ce matin. Il regarda sa montre et remarqua que ça faisait vingt minutes qu'il était là. Jean sursauta, se leva et se rua vers le bureau du patron. Juste avant de toquer, il réajusta sa chemise et vérifia que son pantalon était propre.

Il frappa à la porte et entendit une voix rauque lui dire d'entrer.

Après l’entretien qui s’avéra très réussi chez le patron Jean partit travailler ce qui lui occupa les idées et l'empêcha de repenser à cette matinée mouvementée. Il croisa quelques fois Marie et lui parla chaleureusement. Elle évitait de lui demander ce qu'il s’était passé ce matin puis en conclu que ça ne devait être très grave puisqu'il avait l'air d'aller beaucoup mieux

En sortant de son nouveau travail, il tourna à gauche tranquillement, les "événements" de ce matin déjà oubliés... Une centaine de mètres plus loin, il sentit brusquement, une masse lourde lui écraser le crâne. Il tomba et cligna de l'œil, il vit entre deux battements de paupières, une ombre s'agenouiller juste à côté de lui. N'ayant plus de force pour garder ses yeux ouverts, il les ferma. Un bâillon tomba sur sa bouche. On le fit rouler par terre, il se retrouva sur le ventre, le nez collé au sol. Une corde lia ses mains et une autre ses pieds. Il entendit un crissement de pneu, une portière s'ouvrit et il se sentit soulevé par deux hommes. On le jeta dans le véhicule, sa tête heurta un coin de la banquette ce qui l'assomma.

Il se réveilla une petite heure plus tard. Jean referma les yeux : un violent mal de tête l'assaillait. Un moment s'écoula, son mal de tête était presque passé. Il se leva et rouvrit les yeux. Il se trouvait dans une pièce toute blanche, ni fenêtres, ni ouvertures ne laissaient filtrer les rayons du soleil. Seule une porte de métal décorait un pan de mur. Une table et deux chaises étaient posées au milieu de la salle et lui était couché sur un lit de camp collé au mur du fond. Il fit plusieurs fois le tour de cette prison puis frappa à la porte de métal... Personne ne répondait. Il répéta son geste jusqu'à en avoir mal aux doigts. Il tira une chaise, s'assit et enfouit sa figure dans ses mains en essayant de se raisonner et de croire que ce n'était qu'un rêve.

A cet instant la porte s'ouvrit sur un homme, grand avec des lunettes noires qui lui cachaient les yeux, il avait des piques de cheveux bruns, une chemise noire entre-ouverte et le col relevé, un jean taille basse et une paire de chaussures noires, il devait avoir une trentaine d'années, et il avait l'air assez séduisant, même si Jean n'était pas très bien placé pour juger ça. Il s'avança vers Jean et prit place en face de lui, l'homme lui sourit.

-Salut Jean.

Jean parut d'abord surpris, puis méfiant. Il se rendit compte qu'il connaissait déjà cette voix.

- Bonjour.

- Comment te sens-tu?

- D'après vous?

- Je ne suis pas là pour te faire du mal Jean, au contraire, c'est dans mon intérêt de te garder en bonne santé.

-Ah... Pourtant vos hommes...

-Oui, mes hommes sont quelques fois violents, je m'en excuse, et je te prie des les excuser aussi.

Jean ne répondit pas, il comprit que cette voix était celle qui lui avait appris qu'il était pourchassé, l'homme de la camionnette.

- Ca va ? demanda l'homme.

- Euh…oui, pardon. Pourquoi m'avez-vous enlevé de force alors ?

- Tu ne serais pas venu ici de ton plein gré, tu le sais bien Jean.

- ...Pourquoi suis-je ici?

- Veux-tu me faire confiance ?

- Non

- Tu n'es pas dans la position du négociateur je pense.

- Alors tuez-moi.

Jean esquissa un sourire insolent. Et l'homme sortit un pistolet, le sourire de Jean disparut à l'instant même.

- Je te le redis : tu n'es pas en mesure de choisir, et encore moins de faire ton insolent.

- Que voulez-vous de moi ?

- C'est assez long… Je peux peut-être te résumer la situation.

- Je m'en passerais.

L'homme sortit son portable, l'ouvrit et montra une photo de Marie.

- Et maintenant?

Le jeune homme déglutit, et pâlit.

- Marie… Vous lui avez fait du mal ? Où est-elle ?

- Pas encore, elle est dans une pièce, semblable à la tienne, juste à côté.

- Expliquez-moi...

- Tu me fais confiance ?

- Oui.

L'homme prit une voix rassurante, moins menaçante.

- Tu as faim?

- Non, pas vraiment.

- D’accord, sortons un peu alors.

- Et Marie?

- Ne t’inquiètes pas pour elle, elle va bien.

- Et mes parents?

- Tout est prévu pour eux.

- Mais...

- Difficile d'avoir confiance en des terroristes hein? Mais nous n’en sommes pas.

- Qu’est-ce que vous êtes alors ?

- Je t'expliquerais plus tard. Au fait je m'appelle Tom.

- Ok... Tom.

- Et, je te fais confiance, tu n'es pas assez stupide pour t'enfuir…

- Non, aucun souci.

Jean suivit Tom jusqu'à une porte, celui-ci l'ouvrit.

-Après toi. Nous allons aller au centre, il nous faut quelques trucs.

Avant d'arriver au centre de réapprovisionnement Tom dit :

- Tiens, prends ces lunettes et cette casquette, et mets-les.

- Pourquoi?

- Je ne veux pas que ta copine te reconnaisse.

Jean le regarda, un mélange de colère et de soulagement l’envahit.

- Vous m’avez menti, comment voulez-vous que je vous fasse confiance ?

- Que préfères-tu ? Qu’elle soit vraiment dans une salle en train de se faire interroger par un de mes hommes, ou qu’elle soit ici, en train de ranger un rayon, innocemment ? Si je ne t’avais pas menti tu ne serais pas venu.

Par malchance (ou par chance) ils ne la croisèrent pas et achetèrent deux sodas. En sortant, Jean enleva ce qu'il avait mis et les rendit à l'homme.

Tom les conduisit dans un endroit tranquille, ils s'assirent sur un muret et sirotèrent leur soda. Jean se leva pour aller jeter sa canette, Tom le regardait, finissant petit à petit le sien. Puis soudain, Jean tourna subitement dans une petite rue et commença à courir. L'autre fronçant les sourcils se redressait tranquillement, puis marchait vers la ruelle, il cria:

- Jean ne fait pas de bêtises !

Il continuait de courir.

- Elle est facile à trouver, Jean, tu es égoïste.

Il ralentissait un peu, mais continuait son chemin

- J’ai dis, en effet que je ne te ferais aucun mal, mais je peux lui en faire à elle, il n’y aucun problème.

Le jeune homme se retourna et regarda Tom.

- Pourquoi t’enfuis-tu ? Je pourrais même t’aider, je te demande juste de rester deux jours au moins ici, après tu choisiras ce que tu voudras faire.

Jean hésitait, pesant le pour et le contre.

- Reviens, accepte-moi comme ton ami et non comme ton ennemi. C'est grâce à moi si tu es toujours en vie, je connais tout sur toi, de ta naissance jusqu'à cet instant. Alors pars, si tu le veux, mais je te retrouverais, et tu passeras les deux jours que je veux que tu passes.

- Ce n'est pas vrai, vous ne pouvez pas tout savoir.

Tom avançait doucement vers Jean maintenant.

- Tu veux que je le prouve ?

- Non, pas vraiment.

Il arriva à sa hauteur et posa une main sur l'épaule de Jean.

- Têtu hein ? Viens.

- Est-ce que j'ai le choix?

- Non, pas vraiment.

Il lui fit un clin d'œil en souriant et l'entraina avec lui.

- Je te conseille d'oublier peu à peu Marie, je crains que tu ne découvres quelque chose qui … t'éloignes d'elle.

Jean méditait un moment cette phrase et le questionna :
- Avez-vous une femme ?

- Euh... J'en avais une...

- Ah... C'est elle ou vous qui...

- Elle est morte.

- Ah, pardon, je suis désolé.

- Bah! Ca fait déjà un bon bout de temps, j'ai réussi à vivre avec cette pensée, puis, la vie continue !

- C'était sans doute très dur.

- Oui en effet, bref, passons.

- En revenant, vous allez m'expliquer pourquoi vous m'avez enlevé?

- Tu vas le découvrir toi-même.

- Comment?

- Un simple livre.

- Ah, bon bah ça va si ce n’est qu’un livre.

- Ne te crois pas tiré d’affaire, simple ne veut pas dire court.

- Je peux aller chercher mon MP3 ?

-Sûrement pas, mais ne t'inquiètes pas, j'ai de la musique qui va te plaire.

Arrivés au centre de détention, Tom l'amena dans une chambre beaucoup plus confortable que l'autre, il y avait une grosse chaîne hifi sur une étagère et à côté une télé.

- Je te ramène les CDs et le livre.

- Ok.

Il ouvrit une fenêtre qui donnait sur une sorte de jardin, prenant l'air en attendant Tom.

-Hum, tiens, je pensais en avoir plus que ça...

Jean se retourna et vit une trentaine de CDs éparpillés sur le lit, et un livre qui ressemblait plus à un dictionnaire qu’à autre chose au milieu des disques.

- Euh... C'est beaucoup.

- M'ouais... Bref, et voici des écouteurs si tu n'as pas

envie de nous faire part de ta musique.

- Merci.

- Je viendrais te chercher ce soir, pour manger. Et une dernière chose, puis-je avoir ton portable s'il te plait.

- Mais...

- Tu me croyais si naïf ?

- Mais...

- Allez, donne-le moi.

Jean le lui tendit, assez dégouté, il le prit, l'éteignit, et enleva la carte Sim.

- Quoique si tu veux, tu peux le garder.

Il glissa la carte Sim dans sa poche en souriant et lui rendit le portable.

- Ah et...

Il désigna le livre amusé.

- Mille cinq cents pages, ce n'est pas la mort, c'est même vite passé.

- On voit que ce n'est pas vous qui les passez…

- Allons, moi je l'ai déjà lu, puis tu aimes lire.

- Oui, mais pas des dictionnaires...

- Je pense que ça va t'intéresser.

- Ah oui, je le pense aussi.

- Je dois retourner à mes occupations.

- Bonne chasse, dit Jean avec un sourire.

- Je te prierais d’arrêter tes moqueries, je ne tue personne. A plus tard, Jean.

Tom sortit en fermant la porte. Jean regarda celle-ci, qui n'était pas fermée à double tour, une petite excursion tout à l’heure lui dirait bien.

Il ouvrit le livre, une page au hasard, une écriture manuscrite, noire, gothique, l'interpela. Il commença à lire un passage: « Nous étions à l’apogée de la connaissance, de la culture, mais à tout il faut une fin et… » Il lâcha ce livre et commença à regarder les CDs; Que des groupes qu’il aimait. Il les regardait tous, se remémorant des souvenirs de l’adolescence… Il mit les écouteurs que lui avait donnés Tom et prit un CD au hasard qu’il passa. Une musique commença à s’envoler dans ses oreilles, la mélodie les caressait. Il baissa les yeux pour vérifier si son hypothèse était bonne, et en effet, il avait raison, c’était bien *Dance of death* de Iron Maiden. Il chantait, tout bas.

- Then I felt I was in a trance, And my spirit was lifted from me, And if only someone had the chance, To witness what happened to me.

Il éteignit la chaîne hifi à 19h30, enleva ses écouteurs et se leva. Il ouvrit doucement la porte, et regarda dehors, discrètement : Personne. Il sortit et referma la porte.

Il était dans un grand couloir, il partit vers la droite, ne marchant pas trop vite, en silence. Il entendit un bruit derrière lui, un bruit de pas. Il se retourna subitement et entendait les pas se rapprocher, puis il commença à courir le plus vite possible, il tourna la tête et vit un homme imposant tourner. Il essaya d’accélérer en se demandant si le couloir était encore long.

- Hey, toi !

L’homme sortit un portable.

- Personne inconnue dans le couloir E !

Jean arriva au bout du couloir et tourna à gauche, l’homme rangea son portable tout en commençant à courir. Quelqu’un arriva juste devant Jean, il se retourna et couru de l’autre côté, l’autre homme n’ayant pas eu le temps de l’attraper. Il s’arrêta, ouvrit une porte et la referma, par chance les clés étaient sur la serrure, il les tourna.

Il se détourna de la porte et vit une femme allongé sur le lit, en sous-vêtements. Ses yeux marron braqués sur lui hypnotisaient le garçon. Lui, ne bougeait plus.

- Je vous dérange peut-être ? demanda la femme.

Elle se leva, entra dans une autre pièce et attrapa un peignoir qu’elle enfila.

Il la suivait des yeux. Il entendait aussi les bruits derrière la porte mais n’y prêtait pas attention, toujours envouté par cette fille. Puis reprenant ses esprits, il marcha vers la fenêtre. Une voix derrière la porte se fit entendre :

- Lena, ouvre-moi !

- Attend mon chou, je ne suis pas encore complètement habillée…

- Lena !

- Ne sois pas si pressé.

Jean essaya d’ouvrir la fenêtre mais la poigné semblait bloquée.

- Euh… Comment s’ouvre-t-elle ?

Lena se retourna et le contempla.

- Oh ! Tu comptes te sauver ?

- Euh… Non… J’aimerais juste ne pas avoir affaire à ces gars-là…

- Léon n’est pas méchant… Presque doux. Ne t’inquiète pas pour ça.

- Elle ne s’ouvre pas ?

- Tu ne préfères pas rester avec moi ?

La grosse voix de Léon retentit.

- Lena ! Ca suffit, ouvre-moi.

- Oh, c’est bon Léon.

Et, baissant la voix, elle ajouta :

- Cache-toi dans le placard à l’entrée, et dès qu’il est près de moi tu pars.

Jean la remercia et alla vite se tasser dans le petit placard. Elle se leva et tourna les clés dans la serrure. Elle repartait vers le lit quand Léon ouvrit la porte suivit de l’autre homme.

- Où est-il ?! s’écria-t-il, énervé.

- Calme-toi mon chou.

- Rho, tais-toi Lena, je veux le gamin.

Elle s’assit sur le lit, dans une position assez provocante, le peignoir un peu ouvert, pour s’assurer que leur regard n’irait pas autre part. Jean fila sans bruit.

- Mais il n’est pas ici.

- Ne rigole pas, on l’a vu entrer dans ta chambre.

- Il n’est pas là, Léon !

- Je peux faire fouiller ta chambre.

- Eh bien fais-le, comme ça tu pourras voir qu’il n’est en aucun cas dans ma chambre.

Il fit le tour de la chambre et des recoins mais n’y trouva aucune trace de Jean.

- Lena...

- Si tu veux vraiment savoir… il vient de filer.

L’autre homme se retourna et vit la porte du placard ouverte.

- La porte du placard est ouverte, elle ne l’était pas quand…

Léon s’approcha de Lena et tendit son index vers elle.

- Toi ! Tom le saura, je te le jure !

Elle lui offrit un grand sourire et il sortit de la pièce en courant, il en profita pour exhiber son portable de sa poche.

- Le gamin est quelque part dans le bâtiment J, fermez toutes les issues.

Jean était toujours en train de courir à perdre haleine. Il arriva devant une sorte de passage et à ce moment une porte vitrée commença à se fermer devant lui. Il se jeta de l’autre côté du passage et retomba sur le dos. Il resta un petit moment allongé comme ça pour reprendre son souffle.

- Je t’avais pourtant dit de lire le livre…

Jean leva la tête et vit Tom, il laissa lourdement

retomber son crâne.

- Quelle est la fin qui devait arriver ?

Tom tressaillit.

- Tu auras la réponse dans le livre…

- Des E.T ?

- Hmm… Non pas vraiment…

Tom l'aida à se remettre debout et ils se rendirent dans une sorte de cafétéria.

- Tu as commencé à lire le livre, donc ?

- Non, j'ai feuilleté.

- Ca va t'intéresser…

- Ironiquement, ou pas ?

- Non, sérieusement.

Léon se posta d'un coup devant eux et regarda Jean d'un œil noir.

- Ah ! t'es là ! dit-il

- Oui, je pense, répondit Jean en souriant.

- Tu faisais moins le malin avant.

- Pourtant vous ne m'avez pas attrapé.

- Tu penses donc que c'est un jeu ?

- Peut-être que si vous aviez regardé autre chose que le décolleté de Lena vous m'auriez vu…

- Oh, stop tous les deux, dit Tom, Pourquoi tous ces enfantillages ?

- Demandez à Léon, répondit Jean.

- T'as vu Tom, il joue son rebelle, peut-être sa crise d'adolescence un peu tardive, hein gamin ?

- Stop, j'ai dis. Léon retourne dans ton quartier.

- Je dois voir Lena avant.

- Je pense ne pas avoir besoin de vous souhaiter une bonne soirée…

-Jean, ne le cherche pas.

Léon leur tourna le dos et se dirigea à grand pas vers la chambre de Léna. Jean sourit.

- Ne te réjouis pas trop vite, Léon est rancunié.

- Il ne me fait pas peur…

- Tu ne te serais pas caché si tu n'avais pas eu peur.

- C'est vrai.

- Puis, il peut être violent.

- Oui mais vous êtes là.

- Je ne serais pas toujours là, la preuve…

Ils finirent de manger vers vingt et une heure trente et Tom raccompagna Jean jusqu'à sa chambre.

- Je te laisse là, ne refais pas cette bêtise s'il te plait.

- Ca marche.

Il entra dans sa nouvelle « chambre ».

Le livre était en évidence sur le lit, il le prit et s'allongea.

Aucun titre, juste une couverture, vieille et déchirée

dans les coins, jaunâtre et noir sur les bords. Il l'ouvrit, un air de vieux et de moisi s'échappa du livre. Une page beige et chiffonnée lui apparut, toujours aucune écriture. Il se dépêcha de tourner cette page, intrigué. Des longs textes s'offrirent à lui, expliquant le monde « ancien » celui dans lequel lui-même vivait, puis il rencontra un mot qu'il ne comprit pas « Ironop». Après avoir survolé encore une dizaine de pages, il reposa le livre sur lit et se redressa, il était vingt-trois heures trente. Il fila vers la chambre de Lena. Elle était assise à une table, son coude posé sur la table et son front dans sa main, un cahier était ouvert devant elle.

- Où puis-je trouver Tom ?

Elle sursauta et se tourna vers Jean, refermant le cahier par la même occasion.

- Il y a ce que l'on appelle une porte, et quand on est poli, on frappe à cette porte, dit-elle, amusée.

- Excusez-moi, je pensais que vous aviez entendu…

- Aucun souci, bref, tu peux le trouver partout.

- Non mais sérieusement, je dois lui parler.

- Bon ok je t'emmène.

Elle se dirigea vers le jeune homme le fit pivoter et le poussa gentiment dehors

- T'as dix-huit ans c'est ça ?

- Presque, dans deux jours.

Ils marchèrent ensemble, sans se presser.

- Hoho ! Majorité, tout ça ?

- Mouais…

- Au fait tu veux voir Tom pourquoi ?

- Euh… Une affaire entre lui et moi.

- Mais encore ?

- Une affaire qui ne vous regarde pas.

- D’accord, si tu le prends comme ça.

- Je ne veux juste pas en parler

- Ok, comme tu voudras.

Elle s’arrêta devant une grande porte blanche.

- C’est là.

C’était le passage où il avait rencontré Tom quelques heures avant, il suffisait juste de tourner à droite juste après.

- Merci beaucoup.

- De rien, passes me voir quand tu as le temps.

- J’y penserais.

Il ouvrit la porte après avoir toqué et entendu Tom lui dire d’entrer.

- Tout le monde est réveillé à cette heure ? demanda Jean.

- Oui, mais il n’est pas si tard que ça, comment le sais-tu ?

- En dessous des portes, il y a de la lumière.

- Héhé, bon observateur.

- C’est assez frappant quand tout devrait être noir.

- Sinon tu lis le livre ?

- Oui, c’est à ce propos que je viens d’ailleurs.

- Tu es trop fatigué et tu n’en peux plus… ?

- Non, c’est les « Ironops », je ne comprend pas.

Le sourire de Tom s’effaça.

- Tu veux quelque chose à boire ?

- Un Orangina si vous avez.

- Ok, j’arrive. Installe-toi, bien.

Tom alla servir le soda que désirait Jean pendant que celui-ci inspectait cette pièce, à l’aise sur un canapé. Elle était d’un blanc immaculé, des meubles assez vieux étaient bien disposés, et des tableaux ornaient les murs. Tom revint avec l’Orangina, il s’assit dans un fauteuil en face de Jean.

- Donc, c’est quoi les « Ironops » ?

- On ne sait pas très bien, en tout cas ça se loge dans un être vivant.

- Ca se... loge dans… ? Mais c’est quoi ? Un animal ? Et c’est grave ?

- Nous pensons que c’est une sorte de puce ou d’émetteur. Et oui c’est grave, très grave, ça prend le contrôle de l’humain qui est infecté, et on ne peut plus rien faire.

- Il y en a beaucoup ?

- Plus que ça… Nous ne sommes plus qu’un millier d’hommes sur terre.

- Pardon ?

Jean failli s’étrangler avec son soda et le reposa sagement sur la petite table basse.

- Un millier ? En tout ? Mais tout ces gens autour de nous ?

- Des Ironops.

- Mais non, ils ont la même apparence, il y en a que je vois tous les jours, ça ne se peut pas.

- Oui, ils ne changent pas d'apparence, ils sont juste mort de l'intérieur, ou plutôt tenu endormi…

- Non, c'est faux, ça ne peut pas être vrai, ils en parleraient aux informations, et à la radio, c'est du n'importe quoi.

- Jean, ceux qui passent aux informations et à la radio sont eux-mêmes des Ironops, ils essayent de piéger les derniers humains.

- Je veux retourner chez moi…

- Dans deux jours tu seras mort alors. Les Ironops ne s'en prennent pas aux mineurs, je ne comprend pas pourquoi d'ailleurs, mais là n'est pas la question, si tu repars chez toi, un de tes proches va te faire devenir une de ces choses.

- Non, ils ne feraient jamais ça.

- Ils jouent un rôle, Jean, ils le jouent à la perfection même.

- Et pourquoi je vous croirai ? Vous en êtes peut-être un vous aussi.

- Nous ne sommes plus qu'une trentaine en France.

- Alors peut-être que mes parents et Marie sont…

- Non Jean, je suis en contact avec toutes les personnes vivantes en France, ils sont des groupes comme nous un peu

partout.

- … Quelles sont les personnes que je connais et qui sont… vivantes ?

- Il y en a deux : Lena et moi, je suis désolé Jean…

Le jeune homme se leva, une douleur au ventre, il fit quelques pas vers la fenêtre, regarda le paysage. Une profonde solitude l'emplit. Sa mâchoire se crispa et il sentit ses yeux se mouiller.

- Pourquoi elle ?

- Elle est sous ma protection.

- Et pourquoi vous et moi alors ?

- Le hasard fait parfois bien les choses.

- « Bien »…

- Les Ironops se sont concentrés surtout au Japon, en Europe et apparement il y a un groupe en Amérique du Nord.

-Comment vous savez tout ça ?

- J'ai une petite bande d'Ironops sous mes ordres.

- Alors pourquoi avoir besoin de moi ?

- Parce que tu es vivant grâce à moi, je te protège depuis ta naissance.

- Et je vais devoir faire quoi ?

- Tu es pressé ?

- Non, curieux.

- Ne finis pas le livre, ça ne sert à rien. Tu devrais peut-

être dormir ?

- Parti comme ça l'est je préfère rester ici et penser à autre chose qu'à tout ça…

Il revint vers la table, ses yeux étaient rouges dû aux larmes qui avaient roulé sur ses joues, quelques instant avant, il finit son coca.

-Tu as déjà pas mal d'expérience dans les arts martiaux, ça peut-être un bon point.

- Je vais devoir me battre ?

- Non, mais ça peut toujours aider.

- Ca peut peut-être rouiller, non ?

- Tu ne t'imagines pas prendre ton pistolet à eau quand même ?

- Non, mais bon ça peut être une faiblesse de leurs côtés.

- Qui t'as dit qu'on allait faire la guerre ?

- On ne va pas rester les bras croisés ?

- Non mais on les a déjà exposés à différent tests… Ils sont presque parfaits.

- Presque ?

- Ils ne supportent ni la chaleur ni le froid.

- Il faut une grande différence de température ?

- Oui, c'est d'ici que vient le problème : environ deux cents degrès et moins deux cents. ***(les mesures ne sont pas fixées, je changerai.)***

- Pour une arme ça peut-être réalisable, non ?

- Oui mais pas en nombre assez important, puis il y a une autre chose aussi, on va rester à mille sur terre ?

- On ne peut plus faire revivre la personne ?

- Non, en tout cas nous n'avons pas encore réussi.

Un bip se fit entendre du portable de Tom.

- Que se passe-t-il Léon ?

- C'est Karl, il a fait une attaque cardiaque.

- Il y a un moyen de le réanimer ou est-ce trop tard ?

- Tom… Il est mort.

- Ok, amène-le au sous-sol avec une table d'opération et les outils nécessaires à une autopsie.

- Pourquoi … ?

- Je t'expliquerais en bas, tu te joindras à nous.

- Le gamin vient ?

- Oui bien sûr, il m'accompagnera toujours dorénavant. Tu iras chercher Léna, Ralph', Roc et Avarice aussi.

- Ce sera prêt.

- Bien.

Tom rangea son portable dans sa poche. Il se leva, regarda autour de lui, posa son regard sur Jean et rompit le silence avant que celui-ci le fasse.

-On descend au sous-sol, l'un de mes coéquipier est mort, on va voir si on peut faire quelque chose pour récupérer son corps de l'Ironop.

Jean ne répondit pas et se leva, pâle. L'autre sorti et il le suivi. Ils marchèrent en silence jusqu'à une petite plateforme surélevée, au fond du couloir et disparurent.

Ils réapparurent dans une salle vide, gigantesque, un ancien parking souterrain peut-être. Deux personnes attendaient;

Un maigre, chapeau haut de forme noir, teint pâle presque blanc, un costume trois pièces lui allant à ravir et un sourire fin révélant ses dents pointues comme des couteaux. Il avait dans les vingt-cinq ans.

L'autre était un peu plus gros mais toujours mince, des lunettes lui couvrant totalement les yeux tenaient on ne sait comment sur un visage extrêmement joli, légèrement bronzé mais pas de trop, musclé, une grande crête noire de cheveux plein de gel qui descendaient dans son cou, et enfin aucune expression sur sa figure, belle mais sombre avec des pupilles noires toujours cachées par les lunettes, il devait avoir une vingtaine d'années.

- Le clown avec un chapeau ridicule c'est Avarice, dit Tom.

Avarice sourit et fit une révérence à Jean puis il jeta son haut de forme et ce dernier réatterrit sur sa tête. Jean lui sourit timidement.

-Et l'autre, le « méchant-pas-beau » c'est Roc.

Roc grogna et fixa Tom, une esquisse de sourire se forma sur son visage. Il se tourna ensuite vers John.

- Enchanté, petit.

Un autre homme apparût, habillé en militaire, un béret rouge sur la tête, des lunettes d'aviateur et une peau ridée.

- Ralph', dit-il simplement.

Léon et Léna arrivèrent peu de temps après, accompagné du brancard sur lequel reposait Karl.

Roc resta adossé à un poteau, Avarice et Ralph' se rapprochèrent du brancard. Tom prit la parole.

- Si je vous ai réuni ici c'est que nous sommes un peu mal, nous n'avons toujours pas trouvé de moyen pour faire revenir une personne en vie, c'est-à-dire tuer l'Ironop sans tuer cette personne. Il faudrait réussir à extraire l'Ironop sans réduire Karl en cendres, comme à notre vieille habitude.

Tom retira le drap qui recouvrait Karl, Avarice retira son chapeau, Léna détourna la tête et Jean eu un léger haut-le-cœur.

- Je pense que je vais attendre dehors, dit-il en se retournant.

Tom l'attrapa et le fit pivoter, le forçant à regarder le mort.

- Tu restes ici, tu ne vomis pas et tu nous aides, c'est clair ?

Jean ne répondit pas, Léna vint se mettre à ses côtés et lui chuchota :

- Comme ça, on est deux…

Tom s'avança et les regarda un par un.

- On va tout faire à la main, je n'ai aucune envie de sacrifier une chance précieuse de savoir si oui ou non on peut réussir à faire revivre quelqu'un. Qui veut l'ouvrir ?

Roc était toujours dans son coin, sombre et seul. Personne ne répondit.

- Ok, ça marche, Roc tu vas commencer.

Il ne bougea pas.

- Roc !

Il tourna la tête vers Tom.

- Il doit apprendre, nous savons tous le faire mais lui non. A quoi cela nous servirait-il ?

Tom regarda Jean et celui-ci écarquilla les yeux.

-Ah non, non, non !

Tom tendit le scalpel à Jean. Tous le regardaient, même Roc.

(Je tiens à signaler avant ce passage que je n'ai aucun diplôme en médecine ou biologie ou je ne sais quoi, que ma chère prof d'SVT a légèrement omis de répondre à la question que je lui posais et donc je ne sais absolument pas comment se déroule une vraie autopsie, je me base donc sur ma super dissection de souris de 5e.)

Il le prit et s'avança près du brancard, il posa une main sur un des côté et se pencha sur Karl, il déglutit et laissa reposer la lame du scalpel sur la peau, froide, dure et blanche. Il appuya et la lame s'enfonça un peu dans le corps de Karl. Roc s'approcha et regardait tour à tour le jeune homme et le corps sans vie. Le silence plombait l'énorme salle pendant que Jean tirait vers lui le couteau et la peau s'ouvrait au fur et à mesure

que le scalpel dévalait le corps dénudé de Karl. Il arriva au pubis et se releva.

- Je fais quoi ? demanda-t-il.

Roc s'approcha encore un peu, sa mine sombre et indifférente se révélait à la lumière.

-Tu ouvres les bras et les jambes, dit Roc.

Jean se repencha et commença à ouvrir le bras droit puis celui de gauche, il continua avec la jambe gauche et finit par celle de droite. Il tendit le scalpel à Tom.

- Non, continue, dit Roc.

- Quoi ?

- Prend la pince.

Jean prit la pince de la main gauche et garda dans sa main droite le scalpel.

-Et maintenant tu rabats la peau à l'aide de la pince, avec le scalpel tu la racle un peu pour qu'elle puisse se rabattre sans attacher l'autre peau fine que tu ouvriras aussi. Mais avant ça ouvre au niveau du ventre, à l'horizontal de l'ouverture que tu as déjà faites.

Jean regarda un peu le corps de Karl pour bien voir où il allait couper et se décida enfin à l'ouvrir, après ça il prit avec la pince un morceau de peau et il passa le scalpel en dessous en faisant un peu un mouvement de va-et-vient pour la détacher de l'autre peau fine d'en dessous. A ce moment une odeur épouvantable envahit la salle, Avarice, Léna, Ralph et Tom ne purent s'empêcher de reculer. Jean lâcha la peau et recula avec un air de dégout, Roc se mit juste derrière lui pour l'empêcher de reculer.

- Non, continue, et en respirant cette odeur.

- Pourquoi ?

- Il va bien falloir que tu t'y habitue…

Jean prit son courage à deux mains et recommença ce qu'il faisait, en inhibant cet air de mort. La nausée le gagnait à chaque fois qu'il relevait un peu plus la peau. Il finit une des parcelles de peau et s'attaqua à celle d'à côté. L'odeur devenait plus forte et son malaise grandissait. Malgré ça, il faisait ce travail très bien, allant doucement pour ne pas craquer la peau d'en dessous.

Quand il eut fini, il recula en posant la pince et le scalpel sur la table près du brancard. Sa nausée était maintenant très forte et il savait qu'il ne pouvait plus continuer.

- Tu dois encore ouvrir la peau du dessous, dit Roc.

- Non, je ne peux pas…

- Si, tu ne sais même pas ce qui t'attend après, considère cela comme un entrainement.

Jean baissa les yeux, respira fort pour se calmer et reprit le scalpel. Il passa tout doucement la pointe de la lame sur la peau très fine. L'odeur devint insupportable, pire que tout ce qu'on pourrait s'imaginer. Jean laissa tomber le scalpel par terre, recula, trébucha et tomba en sentant quelque chose remonter le long de sa gorge. Roc n'avait pas eu le temps de faire quelque chose, mais il resta debout près de Jean sans rien dire. Lui essayait de se hisser le plus loin du brancard et donc de cette odeur. Il s'affaissa en arrivant à maîtriser ce qu'il avait dans la gorge.

Roc prit le scalpel et finit calmement le travail de Jean pendant que Tom et Léna se précipitait vers le jeune homme. Il s'était foulé la cheville en trébuchant. Jean se remit vite debout,

sa cheville lui faisait mal mais il essayait de l'ignorer et revint près de Roc en s'habituant un peu à l'odeur.

- Léon va nous chercher des foulards, histoire de moins sentir l'odeur, s'il te plait, ordonna Tom.

Léon arriva quelques minutes plus tard avec deux foulards rouge sang. Les deux jeunes hommes le mirent. Les morceaux de tissu étouffant un peu leurs paroles.

- Maintenant on retire la cage thoracique, dit Roc, c'est assez délicat, donc je le ferais, mais regarde bien.

Roc, une mini-scie dans la main droite, se pencha et posa la scie sur le milieu de la cage thoracique, la plaça bien sur le bout du sternum et appuya d'un coup.

Un craquement effroyable de côtes broyées se fit entendre, la cassure était peut-être violente mais net, rien en dessous n'était atteint. Léna laissa échapper un petit cri, Tom fit une petite grimace, Avarice et Ralph ne bougèrent pas, Jean, resta hypnotisé par ce que faisait Roc, il respirait à peine et se sentait un peu perdu avec tout ce qu'il se passait.

Roc découpa, sur les côtés la cage thoracique, la souleva et la posa sur la table, il avait du sang sur les doigts et des gouttelettes étaient tombées par terre et sur le corps de Karl. L'odeur était de plus en plus intense et insupportable, Léna alla au près de Léon qui attendait plus loin, Avarice, Ralph et Tom se rapprochèrent pour voir ce qu'il y avait, Jean et Roc étaient déjà assez proche du mort.

- J'y crois pas… C'est quoi ce truc ? dit Ralph.

Tous regardaient ce qu'il se passait à l'intérieur de ce corps sans vie.

Se mélangeant avec du sang, des milliers de fils, rouges verts, argentés, noirs, oranges, jaunes s'étalaient partout… Une plaque métallique tenait compagnie au cœur et aux poumons,

les fils remontaient vers cette plaque et descendaient dans les bras, les jambes, dans tout le corps. Les fils se tortillaient, bougeaient, émettaient des grésillements. Vision d'horreur, vision de désespoir.

- Avarice, on peut faire quelque chose ? demanda Tom.

- Je ne sais pas, mais on peut toujours essayer.

- On ne peut pas attendre un peu ? proposa Jean.

- Oui, bonne idée, il faut que je prépare tout le matériel et que je réfléchisse, je ne sais pas encore comment faire, répondit Avarice.

- Demain, ici, vers onze heures, je vous biperais, dit Tom.

Roc regardait ce qu'était devenu Karl, de la rage encombrait son regard noir, mais personne ne pouvait le remarquer.

Jean s'approcha de Tom en boitant, sa cheville le gênant. Léna vit Tom lui faire signe de venir et il lui dit qu'il devait lui parler. Avarice réussi à emmener Roc dans leur chambre et Ralph parlait avec Léon.

Tom prit dans sa poche un comprimé blanc et le donna à Jean qui l'avala, sa cheville dégonfla et la douleur s'estompa.

Ils marchèrent jusqu'à la chambre de Tom.

- Allez dormir, vous en avez besoin, vous n'êtes pas comme eux, demain on se verra un peu avant de descendre, j'ai deux-trois mots à vous faire part, mais pas cette nuit. A demain.

Les deux jeunes ne répondirent pas et allèrent dans leur chambre.

Jean n'alluma pas la lumière, se laissa tomber sur le lit et contempla la pleine lune qui illuminait légèrement cette pièce. Il ferma les yeux et revit ce qu'il avait fait auprès de Roc,

les rouvrit aussi tôt et se releva un peu. Il se mit debout et ouvrit la porte, il marcha d'un pas lourd dans les couloirs sombres et arriva à la chambre de Léna, il vit de la lumière et frappa doucement à la porte, Léna ouvrit et lui fit signe d'entrer.

- Je ne pense pas que j'ai besoin de dormir, de toute façon je ne veux pas, dit-il.

Elle referma la porte et alla s'asseoir sur le lit, elle était mince avec des cheveux châtains clair qui bouclaient légèrement, une petite frange cachait son front et des yeux bleus foncés renforçaient son charme.

- Tu veux parler ? demanda-t-elle.

- Je ne sais pas… Je ne sais même pas pourquoi je suis venu, je suis un peu perdu à vrai dire.

- Je comprend, tu te sens seul ? C'est terrible hein ? Ils ont l'air si vrai, ils peuvent être doux, tendre, gentil… Mais ils ne sont pas vivants, ils ne peuvent pas connaître l'Amour, des sentiments ? Ils en ont, mais pas celui là.

Il s'adossa au mur qui était en face du lit. Un mur d'un beau bleu mer, un peu clair avec quelques filets de peinture rouge. Il tourna la tête et regarda par la fenêtre.

- Il y a plus important que l'Amour, maintenant.

- Sans Amour, il n'y a pas de vie.

- Sans vie, il n'y a pas d'Amour

- Il y a de la vie.

- Tu rigoles?

- Peu, c'est vrai, mais il y en a.

- Peu ?, Jea, éleva la voix, Pas ! Pas ! Il n'y en a pas!

- Peut-être que l'on va réussir.

- Non, c'est comme si je rêvais de gagner au loto ! Ils sont parfaits ! Tom l'a dit lui même.

- Moins fort Jean, tout le monde va t'entendre. Et ils ne sont pas parfaits, rien n'est parfaits, rien. Ils sont fort, d'accord, même très fort, mais pas parfait.*

- Nous sommes moins fort qu'eux.

- En es-tu sûr?

- Nous ne sommes plus qu’un seul malheureux millier d’hommes.

- Ce fut une attaque surprise, c'est vrai. Mais maintenant nous en avons à nos côtés, je pense que nous pouvons faire quelque chose.

- N'importe quoi Léna...

- Ne soit pas si pessimiste.

- Non, mais je ne suis pas rêveur non plus...

Jean se détourna, comprenant qu'elle ne disait ça que pour se convaincre elle-même. Le silence s'abattit dans la pièce. Il vint s'asseoir aux côtés de Léna. Elle posa sa main sur la sienne.

- L'important est de ne pas perdre espoir, dit-elle.

- Je sais, mais je ne veux pas pour autant croire à l'impossible.

Ils se dévisagèrent un moment puis Jean brisa le silence:

- Tu dois dormir.

- Non, je n'y arriverais pas de toute façon

- Il le faut.

Il se leva mais elle le retint

- Non je t'assure, reste avec moi, je sais que toi non plus tu ne pourras pas.

Il hésita puis s'allongea sur le lit, Léna fit de même à ses côtés.

- Tu as raison, mais il faut que l'on soit en forme pour demain...

- Oh ne t'inquiètes pas pour ça, il y a bien d'autres remèdes contre la fatigue que le sommeil.

Ils parlèrent de tout et de rien, ils se racontèrent leur enfance, quelque anecdotes et finirent par s'endormir.
Leurs doigts s'étaient entrelacés durant leur sommeil et leurs têtes se touchaient.

Jean se réveilla quelques heures après, le soleil inondant la pièce. Il s'étonna de la position dans laquelle ils étaient et se leva sans bruit et avec délicatesse pour ne pas réveiller Léna. Il alla vérifier l'heure: huit heures vingt-sept.
Il se fit chauffer un café, qu'il but ensuite. Il partit dans sa chambre, se lava, s'habilla. Il se dirigea vite vers la chambre de Tom pour ne pas se faire repérer et toqua à sa porte: aucune réponse. Il recommença plusieurs fois, rien. Il tourna la poignée, la porte ne s'ouvrit pas. Il renonça et repartit dans sa chambre, il croisa Léon dans un couloir.

- Que fais-tu encore ici, petit?

- Où est Tom?

- Il est... occupé, tu le verras à onze heures.

Sur ce, Léon tourna les talons et s'en alla tout droit, Jean, lui, tourna à droite. Il rentra dans sa chambre et prit l'épais livre. Il le feuilleta mais il n'apprit aucunes choses intéressantes. A dix heures, il le referma et alla dans la chambre de Léna, à quelques couloirs de là. Elle était encore paisiblement endormie, tournée vers la place vide du lit. Il entreprit de la réveiller doucement. Il s'assit à côté d'elle et la secoua tout doucement. Elle ne se réveillait pas, il la secoua plus fort.

- Léna !

- Oh... oui?

Elle ouvrit les yeux et vit Jean, elle se leva d'un bond.

- Quelle heure est-il ? Nous sommes en retard?

- Non, calme-toi, il n'est que dix heures.

Elle se rallongea, et se détendit.

- Tu vois, tu avais besoin de sommeil, dit-il en souriant.

Elle se leva et alla, comme Jean, se faire un café.

- Tu as dormi toi?

- Oui, en effet, avoua-t-il. Mais je me suis réveillé plus tôt que toi.

Elle but son café et pria Jean de retourner dans sa chambre car elle allait se laver. Elle vint le chercher à onze moins quart dans sa chambre. Elle avait un short, noir, et un t-

shirt gris, assez moulant, mettant en évidence sa poitrine. Lui, avait un short aussi, lui arrivant en dessous des genoux, assez large, beige, et un t-shirt dans les bleus.

- Tom a acheté des vêtements pour moi ? lui demanda-t-il, étonné.

- Oui, il a mis une journée pour tout te trouver ! Je l'ai aidé.

- Ah ! Merci beaucoup.

- Tu aimes bien au moins ?

- Oui, ils sont très bien.

Elle lui sourit et ils se rendirent au sous-sol. Il manquait Roc et Léon. Léna prit soin de s'adosser sur le poteau où se tenait Roc la veille. Elle était assez loin pour ne pas voir tous les détails mais quand même assez près pour pouvoir suivre le déroulement des opérations. Jean, sachant qu'il devrait être aux premières loges, s'avança et se posta à côté de Tom. Avarice faisait un tour de magie avec son chapeau, en attendant les deux autres. Ralph était à l'écart, se tenant près d'une porte, à une dizaine de mètre de Tom, Jean et Avarice. Roc et Léon les rejoignirent cinq minutes plus tard. Roc vint glisser quelques mots à Tom, celui-ci serra les poings et essaya de paraître le plus calme et le plus serein possible. Roc en profita pour venir à la droite de Jean. Léon quant à lui tenait compagnie à Léna. Ralph' alla chercher le corps. Il ouvra la porte et s'y glissa. Quelques secondes plus tard, un devant de brancard gris et la tête de Karl s'offrit à leur vue. Avarice tendit son chapeau à Léna, qu'elle garda dans ses mains, puis il revint derrière Roc, il prit la parole quand le brancard fut arrêté devant eux :

- J'ai pensé à une méthode, j'aimerais avoir vos avis. Je me disais que si nous ne pouvons tuer les Ironops pourquoi pas les transformer, les remplacer ? Les avoir à leur propre jeu.

Tom haussa un sourcil.

- Ce que je veux dire c'est que si nous ne pouvons rien faire de l'extérieur contre l'Ironop, nous pouvons le changer de l'intérieur.

- En clair ? demanda Tom.

- En clair, un clone de l'Ironop résidant, sauf que celui-ci le tue et prend sa place. Evidemment, il est bon, et non néfaste, il pourrait nous apporter les pouvoirs qu'ont les Ironops, sans leur emprise sur la personne.

- Tu sais que c'est pratiquement impossible je suppose ?

- Pratiquement.

- Impossible !

Jean regarda tour à tour les des hommes et prit la parole :

- Pourquoi pas ?

- C'est impossible, on ne pourra pas faire comme s'il n'existait pas. Ils ont une intelligence artificielle, mais si grande !

- Et s'il se décompose lui-même ?

Tom et Avarice s'échangèrent un regard et répondirent en chœur :

- Comment ?

- Si tu sais fabriquer un clone d'un Ironop qui tue l'Ironop résidant, alors pourquoi ne pas réussir à le tuer lui-même ensuite ?

Ils continuèrent à le contempler.

- C’est aussi invraisemblable que ce qu’a dit Avarice ! se défendit-il.

- Ce n’est pas faux, dit enfin Tom.

- Nous allons déjà extraire l’Ironop, on avisera après, dit Avarice.

Le regard de Jean se dirigea sur les organes de Karl, il réprima une grimace. Avarice partit chercher son matériel dans la salle où reposait le corps de Karl. Léna et Léon chuchotaient, Jean ne pouvait entendre ce qu’ils disaient. Il détourna les yeux du mort et se retourna vers Léna. Elle lui fit un sourire rassurant, ce qui lui réchauffa un instant le cœur. Le grincement d’une roue métallique le refroidit aussitôt et il pivota à temps pour voir le chariot que poussait Avarice vaciller et Roc bondir à une vitesse inhumaine pour le retenir. Roc était devenu à moitié invisible tant la vitesse de son saut était élevée. Jean écarquilla les yeux ; Tom lui avait un peu parlé des capacités des Ironops mais il ne les avait jamais vus. Le garçon aperçut un sourire complice entre Roc et Avarice, celui-ci remercia son ami. Ils s’approchèrent tous les deux du brancard, Avarice poussait son matériel. Sur le chariot, il y avait des pinces de diverses tailles qui auraient plutôt servi à couper des fils électriques. A côté, une longue tige noire, terminée par un manche. Une petite spatule et un tube contenant un gel quelconque étaient aussi sur le chariot. Avarice l’arrêta juste à côté du brancard. Il prit des gants et attrapa le manche de la tige, et de l’autre main fit signe aux autres de reculer un peu. Ils obéirent mais restèrent quand même assez proches. Léna vint se placer juste derrière Jean. Elle posa sa main sur l’épaule droite de Jean. Il tourna la tête pour savoir à qui appartenait la main qui était sur lui. Il sourit lorsqu’il vit le visage de Léna. Elle était un peu plus petite que lui et pouvait voir au dessus de son épaule. Il posa sa main sur la sienne d’un geste rassurant et reporta son attention sur l’opération. Avarice appuya sur un bouton dissimulé derrière le manche et la tige devint rouge. Il

maniait l'engin avec une grande dextérité et Jean ne manquait aucun de ses mouvements. Il amena la tige flamboyante jusqu'au poignet d'un blanc extrême. Jean l'arrêta d'un geste.

- Ces fils ne vont servir à rien, n'est-ce pas ? Autant prendre que ce qui nous intéresse.

Avarice lui adressa un sourire reconnaissant et toucha le fil à ras de la carte grise rectangulaire. Le contact émit de la fumée et un grésillement. Il retira de suite sa main et on put distinguer le fil coupé et les deux extrémités brûlées. Il expira longuement, soulagé. Il adressa la parole à Jean :

- Si on coupe simplement les fils, le corps est réduit en cendres, auto-défense.

Il fit le second avec autant de calme, il prenait son temps. Il alla un peu plus vite au troisième mais avec toujours beaucoup de précision. Il coupa le quatrième exactement comme le précédent et finit donc le premier côté de la carte mère. La petite troupe était détendue maintenant, tellement détendue que personne n'entendit les bruits de pas se rapprocher. Avarice leva la tête après avoir terminé la moitié de son travail. Il sourit, satisfait de lui-même, mais les coins de ses lèvres s'affaissèrent bien vite. Tom se retourna et les autres firent de même. Ils découvrirent deux silhouettes se dessiner, sortant de l'obscurité du fond de la grande salle.

- Que faites-vous ici ? demanda froidement Tom.

Le plus grand qui avait une crête iroquoise de cheveux bruns prit la parole :

- Je vous retourne la question.

Le ton de l'ami de Jean devint glacial et il passa ses mains derrière son dos, Avarice y déposa le manche de la tige écarlate.

- Retournez dans vos quartiers !

Les deux hommes continuaient leur route et il fit un pas en avant. Celui qui n'avait pas parlé se pencha pour inspecter notre travail. Quant à Jean il se glissa devant Léna.

- C'est un ordre !

L'Iroquois porta sa main à sa ceinture, un trait rouge fila jusqu'à sa poitrine, et s'y planta. L'homme tomba en cendre.

- Touché, murmura Tom en attrapant son pistolet.

Jean réagit tout de suite et tira par le bras Léna jusqu'à un large poteau pour s'abriter. Avarice donna un bon coup de pied dans le brancard qui le fit se renverser au moment où une balle alla se loger dans l'acier. Il s'agenouilla pour se cacher. Roc plongea à terre, à côté de lui. Les autres allèrent se protéger chacun derrière un poteau.

- Je croyais que les balles ne leur faisaient rien ! cria Jean en montrant les autres à couvert, à Tom.

- Ca les ralentit et s'ils s'en prennent trop, comme une centaine, leurs circuits se mettent à déconner sévèrement.

Comme ils étaient au même niveau, il fit glisser à terre un pistolet que Jean réceptionna.

- Couvre-moi, demanda Roc à Avarice.

- Trop dangereux !

- Couvre-moi !

- Non Roc, ça serait une bêtise !

Roc jeta un coup d'œil à Ralph qui tenait une mitraillette. Celui-ci lui fit un clin d'œil et commença à bombarder l'intrus sans relâche. Roc bondit aussitôt par-dessus le brancard alors que l'homme bougeait d'une vitesse fulgurante pour éviter les balles qui fusaient vers lui. Des cendres s'infiltrèrent à côté d'Avarice qui se joignit aux autres tireurs. Roc devint presque invisible, l'Ironop ne remarqua rien, trop occupé à éviter les projectiles dont un vint se loger dans sa cuisse gauche. Un bruit assourdissant se répercuta jusqu'à la profonde obscurité. La silhouette mouvante fut projetée sur un poteau et une demi seconde après, une ombre, beaucoup plus gracieuse fut à ses côtés. Roc emprisonna les poignets de l'homme et se colla à lui pour éviter qu'il ne bougeât de trop malgré son léger évanouissement. Les autres Ironops se précipitèrent à une vitesse un peu moins folle que celle de Roc mais toujours impressionnante, pour l'aider. Tom, Jean et Léna accoururent jusqu'à eux, beaucoup plus lents.

- Non attendez ! Implora une voix rauque et hésitante. Je pourrais vous servir, laissez-moi une chance…

- Tu es bien trop intelligent pour que tes décisions soient honnêtes et honorables, répondit Tom, de plus en plus proche.

- Non, il a raison, lança Roc. Il est plus rapide que nous, il pourrait nous aider, quels risques prenons-nous ?

- De multiples, il pourrait se retourner contre nous à tout moment, je n'ai foi qu'en vous.

- Nous avons tous débuté comme lui.

- Non, c'est vous qui me posiez les questions, et je vous avais laissé le choix de vivre. Lui n'a pas ce choix, sa vie est en jeu, son système de survie est en alerte, il ferait tout pour ne pas mourir.

- Essayons.

Tom balaya du regard les visages de ses amis, tous hochèrent la tête, d'accord avec Roc. Il serra les dents et ordonna :

- Léon, Ralph, emmenez-le dans la cellule S10, faites en sorte qu'il ne puisse pas bouger d'un seul poil.

- OK, chef.

Les deux hommes partirent en tenant fermement le plus jeune. Ralph avait la tige meurtrière dans sa main droite.

- Imbéciles ! Âmes sans cœur ! Aaah ! Je le tuerai de mes mains, je les tuerai tous de mes propres mains !

Avarice vociférait des insultes qui résonnaient jusqu'au dernier pilier du sous-sol. Tous se retournèrent.

- Avarice ? demanda Roc, inquiet de la soudaine rage de son ami.

- Ils ont tout fait rater ! Tout. De leur faute. Je les hais !

Il était agenouillé devant le brancard retourné. Ses mains étaient levées vers le plafond, noires. Des cendres voletaient dans l'air, se déposant sur ses cheveux, ses habits, son chapeau posé à terre. Il avait des cheveux argentés, plaqués d'une manière classe. Il prit son visage entre ses doigts qui laissèrent des traces noires sur ses joues et son front.

- Aaah ! Tuez-le ! Tuez cet hypocrite ! Il va nous conduire à notre fin. Assassinez-le. Allez !

Roc fut à ses côtés en moins d'une seconde, une main posée sur son épaule droite et l'autre sous son aisselle gauche pour le relever.

- Avarice, reprend-toi… commença-t-il doucement.

- Non ! Je n'en peux plus ! Je ne sais même plus pleurer… Mes souvenirs commencent à revenir, Roc. Ma femme, ma fille, mon fils… Je veux les revoir ! Et à cause de cet énergumène, une précieuse chance vient de s'évaporer. Laisse-moi Roc, je vais le tuer… il cria de toutes ses forces. Tu entends Antoine ? Je vais te retrouver ! Te tuer ! Tu vas le regretter, je te le jure.

Roc mit une main sur la bouche d'Avarice, l'empêchant de parler. Il lui chuchota des paroles réconfortantes alors que son ami se tendait entre ses mains et tentait de se dégager de sa prise. Tom, Jean et Léna n'entendaient rien de ce que disait Roc. Il leur fit signe de partir. Ils s'exécutèrent. Tom devaient régler une affaire, il laisse les deux jeunes seuls. Ils allèrent dans la chambre de Léna, plus spacieuse que celle de Jean. Il alla directement s'asseoir sur le lit. Un rayon de soleil illuminait son visage. Ses cheveux s'ébouriffèrent au passage de sa main. Il avait l'air d'un ange ainsi.

Les pieds traînants de Léna se firent entendre, ils se rapprochaient de lui. Elle fit son apparition, un verre de limonade à la main.

- Il n'a jamais été comme ça, même si quelque chose le mettait en rogne, il restait calme.

Léna parlait tout en marchant, elle prit une gorgée et vint s'asseoir auprès de Jean. Il l'écoutait et la dévisageait. Elle avait l'air complètement bouleversée, un élan de tendresse le pénétra. Elle était si belle, plus belle que Marie, plus belle qu'aucune fille qu'il n'avait déjà rencontré.

- En un an, je ne l'ai jamais vu comme ça. Mais s'il recouvre sa mémoire c'est qu'il y a de l'amélioration. Il reprend contrôle sur son esprit petit à petit. Je ne sais pas quoi en penser…

Elle paraissait perdue. Il passa un bras autour de sa taille d'un geste rassurant.

- Laissons-le se calmer. Il nous arrive aussi de craquer, non ? Karl avait l'air d'être proche de lui. S'il reprend contrôle sur son esprit il va ressentir les choses plus fortement, cela fait longtemps qu'il n'avait ressentit ça. Tom doit y penser de toute façon, je lui fais confiance.

- Et si avec tout ça il préfère nous quitter ? Et si Roc n'arrive pas à le maîtriser ? Et si plutôt Roc lui aussi devient comme lui ? Et s'ils se liguent contre nous ? Et si…

- Stop, la coupa-t-il d'une voix tendre, légèrement amusé. Carpe Diem Léna, l'avenir est trop incertain pour qu'on puisse se prononcer dessus, laisse Tom s'en occuper. Arrête de penser à tout ça, détend toi, tu veux quelque chose à manger ?

Elle haussa un sourcil, sceptique. Puis sa bouche s'agrandit un peu en un sourire.

- Manger ? Après tout ça ? Tu as perdu la tête ?

- Peut-être, après tout ! Tant de choses en si peu de temps… Je me demande comment ça se fait que ma tête soit encore pleine.

- Je suppose que tout ça pour toi est irréel.

- En effet, je n'arrive pas à me rendre compte de tout. Puis il y a beaucoup de choses que je ne connais pas, n'est-ce pas ?

- Certaines oui, mais tu connais l'important. Laisse le temps à Tom de t'expliquer, un coup chaque jour est suffisant non ? Tu ne voudrais pas te faire rouer de coups en une seule fois.

- Tu as raison, je l'admets. Mais Tom est bizarre, il m'inspire confiance et en même temps il est si mystérieux.

- Il va se révéler au fur et à mesure, même si maintenant que tu es là notre situation est plus délicate.

- Pourquoi ?

- Ils avaient l'air de s'intéresser particulièrement à toi, on ne sait pas pourquoi. Tu dois les attirer, quelle chance !

Jean grimaça et fronça les sourcils. Léna posa sa main sur la cuisse du jeune homme.

- Ne t'inquiètes pas, c'est sûrement le camp le plus sécurisé.

- Mais je n'ai rien de spécial… Je vivais toujours enfermé, chez moi, devant mon ordinateur.

- Si, tu as quelque chose, ils ne s'intéresseraient pas autant à toi si tu n'avais rien. On ne sait pas encore quoi, mais on le découvrira.

- Et toi, tu es spéciale ?

- On peut dire ça comme ça.

- Explique-moi.

- Je détecte quels sont les humains, ou non.

- Comment ?

- Ma vision change, les couleurs. Comme une vision thermique. J'ai appris à dominer ce don avec Tom. Il suffit de me concentrer. Cette vision passe à travers les murs et tout obstacle matériel.

- Comment cela se fait-il ?

- Des mois et des mois d'entrainement. Tout le monde en a un, mais personne ne l'exploite.

- Vous pensez donc que j'en ai un important ?

- Sans doute, Tom doit travailler à une approche du phénomène.

Il baissa les yeux, il réfléchissait. Elle s'inquiéta d'en avoir trop dit, ce n'était peut-être pas le bon moment ? Il releva les yeux, un semblant de sourire sur son visage.

- De quelle couleur suis-je ?

Elle le regarda en plissant les yeux, ils se voilèrent deux secondes puis revinrent à leur teinte naturelle.

- D'un magnifique bleu ciel. Plus l'âme d'une personne est bonne, plus la couleur est claire.

- Je ne suis donc pas un ange ? S'offusqua-t-il.

Leurs yeux s'accrochèrent et ils restèrent quelques secondes, sans un bruit, sans bouger. Puis Léna pinça les lèvres.

- Tu n'en es pas loin, dit-elle en rougissant imperceptiblement.

- Est-ce que tu te vois ?

- Non, mais je ne doute pas qu'un blanc immaculé m'aille bien, n'est-ce pas ?

- Oh je n'en doute pas non plus, lança-t-il avec un sourire ironique.

Elle posa son doigt sur la cuisse de Jean, dessinant des formes abstraites au hasard. Elle redevint grave.

- Tu n’as pas encore craqué…

- J’aurais dû ?

- sûrement.

- Ne t’inquiète pas, ça va arriver, il me faut quelques jours pour sortir de ce brouillard qui englobe ma tête. Je pourrais même croire au Père-Noël.

- Non, je ne veux pas que ça arrive, ce n’est pas ce que je voulais dire… commença-t-elle, légèrement affolée.

- Je le sais bien, Léna, ne panique pas.

Il avança sa main libre vers celle de Léna, sur sa cuisse quand soudain un bruit l’arrêta : la poignée de la porte. Léon apparut. Sa main se referma et il laissa tomber son poing à côté de lui. Léna, quant à elle, se raidit. La voix bourrue de Léon s’éleva dans la pièce si douce auparavant.

- Oh, pardon, je n’avais entendu aucun bruit, je venais pour ta canalisation de lavabo Léna…

- Tu aurais pu sonner, répliqua-t-elle.

- Excuse-moi, je ne pensais pas qu’il allait y avoir quelqu’un, je n’entendais rien.

Jean se leva sans pouvoir s’empêcher de lancer un regard peu amical envers le visiteur incongru. Il se tourna vers Jean et tendit sa main pour inviter Léna à se lever à son tour.

- Il est l’heure d’aller manger de toute façon, n’est-ce pas ? Tu n’en a pas pour des heures Léon ?

- Une me suffira.

- Bien. Léna ?

Elle se leva à contrecœur en attrapant la main de Jean puis la lâcha. Ils se dirigèrent vers la porte en silence. Léon se crispa au passage de Jean.

- Je te suis, annonça Jean quand ils furent sortis.

Léna prit son bras, en soupirant, assez énervée par l'arrivée inopportune de Léon.

- Il ne pouvait pas savoir, il pensait bien faire, le défendit-il sans grande conviction.

- Il devrait frapper, c'est la moindre des choses, non ?

- Il devait croire qu'on était en train de manger.

- Oui mais ce n'est pas sa chambre, c'est la mienne, il n'a pas à entrer comme bon lui semble.

- Tu lui as demandé de passer.

- Ce n'est pas faux…

- Allons, nous reprendrons notre discussion plus tard, détendons-nous.

Ils arrivèrent à la cafétéria. Elle était grande, de carrelage blanc, ainsi que la peinture. Des tables rondes, en bois, de cinq personnes étaient disposées de manière aléatoire, certaines rapprochées pour faire de plus longues tables, certaines à l'écart des autres. Le service était au fond, sur une seule grande ligne et on devinait les cuisines juste derrière. Ils étaient sur une des tables à l'écart. Jean regardait son plateau d'un air dépité. Elle le regarda, légèrement amusée.

- T’inquiètes pas, tu t’habitueras. Puis, ce n’est pas si mauvais.

- Ah ! Bah la consistance ne te donne pas vraiment raison.

- Que de préjugés, lança la voix grave et séduisante de Roc. Goûte un peu avant de t’exposer sur quelque chose que tu ne connais même pas. Jules est un des meilleurs cuisiniers de la région.

Léna et Jean tournèrent la tête dans une parfaite symétrie. Roc était debout, un sourire sur le visage. Son plateau émit un son étouffé quand il le posa.

- Roc ! s’écria à moitié Léna.

- C’est bien moi, dit-il en s’asseyant. Je t’ai dit de goûter Jean !

Ce dernier se dépêcha de fourrer sa fourchette dans la bouche. Il agrandit les yeux, surpris, ce n’était pas si mauvais. Roc afficha un sourire triomphant.

- Tu vois, c’est bien ce que je disais, de simples préjugés. Bref, comment allez-vous les jeunes ?

- Tu te prends pour un vieux maintenant Roc ? demanda Léna.

- Pour tout t’avouer je me trouve parfait dans le rôle du patriarche.

Roc commença à manger, accompagnant Jean.

- Tu ne manges pas Léna ? s’étonna-t-il.

- Comment va Avarice ?

- Oh ! Tu t’inquiètes ! Ne t’en fais pas, il va bien, il voulait être seul, je l’ai laissé, tu pourras même aller le voir dans quelques heures.

- Tu l’as laissé seul !

- Ne fais pas comme s’il était un dépressif suicidaire !

- Il n’avait pas l’air de quelqu’un sain d’esprit ce matin.

- Léna ! Tu me déçois beaucoup ! Tu ne peux même pas le comprendre un minimum ? Même moi qui ne suis plus qu’une vulgaire machine je comprend ça.

- Si, excuse-moi, je me fais du souci pour lui, je ne veux pas qu’il lui arrive quelque chose.

- Je l’ai résonnai, il se repose. Mange maintenant.

Elle suivit son conseil et ils finirent leur repas dans une atmosphère détendue.

Tom vint les voir alors qu’ils se levaient pour débarrasser leur plateau.

- Jean, ça te dirait une petite séance d’entrainement au tir ? Léna tu iras voir Avarice et Roc tu te charges de leur plateau, ça marche ?

Ils hochèrent la tête. Léna suivit des yeux Jean lorsqu’ils partirent, il lui adressa un clin d’œil juste avant de la perdre de vue.

Ils arrivèrent dans une salle semblable aux séances d’entrainement des anciens policiers. Tom lui confia un pistolet, il était assez lourd, la sécurité enclenchée. Tom appuya sur un gros interrupteur et une cible se présenta devant Jean.

- Je suppose que tu sais comment ça marche ? Trois balles pour le cœur, pas une de plus, et je le veux transpercé en plein milieu, OK ?

Il lui prit le pistolet des mains, enleva la sécurité avec le pouce et tira en plein milieu du cœur, il semblait n'avoir même pas visé.

- Comme ça, dit-il souriant. Je suis sûr que tu vas faire mieux.

- Oh, j'en suis sûr aussi.

Il repassa l'arme à Jean qui s'en empara à deux mains. Une nouvelle cible s'offrit à lui. Il ferma l'œil gauche et tendit les bras. Il se concentra pendant huit secondes puis se décida à tirer. Une petite décharge secoua l'engin et la balle fila : trop à gauche et trop en bas. La deuxième alla se loger à quelques centimètres du cercle et enfin la troisième atteignit son but : en plein milieu du rond.

- Bien, s'étonna Tom. Je ne pensais pas que tu allais réussir.

Jean sourit, satisfait. Ils continuèrent pendant deux heures. Il arrivait à tirer très précisément, Tom était impressionné.

Il alla rejoindre Léna qui était encore avec Avarice, quant à son mentor, il partit s'occuper d'une tâche importante. Il refusait de dire en quoi ça consistait ce qui exaspérait Jean.

Avarice était assis sur son lit une place, recouvert d'une couette noire. Sa chambre était pleine de photographies en noir et blanc. Son chapeau trônait sur une petite table de chevet de bois blanc. Léna, installée sur une chaise en face d'Avarice semblait complètement absorbée parce qu'il lui disait. Tant absorbée qu'elle n'entendit pas Jean arriver. Avarice se leva quand il vit ce dernier.

- Ah ! Jean ! Comment vas-tu ?

Léna sursauta à moitié et se tourna vers Jean, radieuse.

- Bien, bien, mais ne serait-ce pas plutôt à moi de te poser la question ? Tu vas mieux à ce que je vois.

- Oui, c'est un peu le comble de « péter un plomb » pour moi, n'est-il pas ? Mais ne t'inquiètes pas, je vais beaucoup mieux. Puis nous avons beaucoup parlé avec cette charmante demoiselle. Bref, allez profiter de la belle fin d'après-midi ensoleillée, j'ai besoin d'un petit temps avec moi-même. On se voit au diner, les jeunes ?

- Oui, à ce soir.

Il baisa la main de Léna comme un gentleman et fit un petit signe de la main à Jean. Elle se leva et alla rejoindre Jean. Ils laissèrent Avarice seul.

- Si tu veux nous avons un espace, hum, comment dire ? Assez magique.

- C'est-à-dire ? demanda-t-il, sceptique.

- Je te montre ?

- Avec plaisir.

Elle lui prit le poignet et l'entraîna avec elle d'un pas rapide. Il l'arrêta soudain, à proximité de leur but.

- C'est dehors ?

- Non, tu n'as aucune inquiétude à avoir.

Il se détendit et elle l'amena devant une double porte qu'elle ouvrit. Un spectacle à la fois étonnant et ravissant s'offrit à Jean. Il fit un pas et laissa la double porte se refermer

derrière lui. Léna le laissa admirer. Elle le lâcha et partit courir entre les arbres qui s'élevaient sur un kilomètre. Jean regardait partout autour de lui, émerveillé par la beauté de ce qui s'offrait à lui. Une allée en terre battue lui ouvrait le chemin, des buis étaient disposés de chaque côté de l'allée. Elle s'étendait sur cinquante mètres. Après, l'étendue était faite de pelouse, différentes variétés d'arbres avaient poussés dans ce gazon, aléatoirement. Il y avait des regroupements de fleurs, de toutes les couleurs, disposés aussi aléatoirement. Il tourna la tête à droite, un bruit l'attirait : de l'eau coulait. En effet, une cascade, haute d'une dizaine de mètres donnait naissance à un ruisseau. Le long de la berge, une rangée de pierre était impeccablement alignée avec le bord.

Les yeux de Jean se noyaient dans la somptuosité du lieu. Il n'avait pas vu ça depuis des années. Un endroit calme, beau et naturel, ou en tout cas, paraissait naturel. Léna déboucha derrière un buisson et le dévisagea. Un sourire satisfait s'étendit sur son visage quand elle vit l'air ébahi de son ami. Elle se rapprocha de lui.

- C'est … Irréel, chuchota-t-il.

Elle le prit par la main pour le faire bouger un peu et l'attira plus près de cette nature gigantesque. Il avait l'air complètement transporté devant toute cette magnificence.

Chapitre 1 : Le don

Il se sentait comme dans un rêve, le cauchemar n'en était plus un. Puis il allait bientôt se réveiller, il se devait d'être en forme pour la veille de son anniversaire, ou le jour-même, quand s'était-il endormi ? Avait-il vraiment été travaillé ? Il s'était beaucoup attaché à Léna, elle allait lui manquer, son imagination était beaucoup plus développé qu'il n'y pensait. Mais il y aurait Marie, moins jolie que la belle brune, elle l'était beaucoup quand même. Elle était très gentille aussi.

C'était un rêve étrange, il avait l'impression d'avoir dormi pendant deux jours entiers. Il éclata de rire en pensant qu'il avait failli croire Tom, quelle naïveté !

- Vais-je bientôt me réveiller ? demanda-t-il à la jeune fille. Ce n'est pas que je ne n'aime pas ta compagnie, loin de là, mais j'ai des choses importantes à faire.

Elle le dévisagea et plusieurs émotions transformèrent ses traits : de l'ahurissement qui laissa place à de la peur et enfin une profonde tristesse.

- Tu ne rêves pas, Jean.

- Ah si, je t'assure, je serais déjà mort sinon.

- Ecoute… Je sais que c'est dur à réaliser, mais je suis passée par là et…

- Prouve-moi que je ne dors pas alors.

Elle se tourna vers lui et entremêla ses doigts aux siens. C'était bizarre : Il n'avait jamais fait ça, or il ne rêvait pas de ce qu'il n'avait jamais fait, ou du moins ne ressentait rien. Les prunelles de Léna étaient emplies de tristesse, et même de douleur. Ce rêve était vraiment étrange. Elle se pencha doucement et il pria de ne pas se réveiller à ce moment. Leurs lèvres se joignirent et derechef la bouche de Jean s'anima. Léna fut quelque peu surprise puis prit part à leur baiser. Il aimait ça, adorait même. Une de ses mains quitta celle de Léna et alla enlacer sa taille. Il la serra contre lui sans rompre l'union de leurs lèvres. Elles bougeaient, synchronisées, partageant tendresse et amour quand soudain il se figea : Il n'avait jamais ressenti ça. Elle recula pour l'interroger du regard mais il était trop pensif pour lui répondre. Il se souvenait maintenant : lorsqu'il s'était foulé la cheville, la douleur avait été vive, apaisée par ce que Tom lui avait donné, mais bien présente. Lorsqu'il s'était endormi avec Léna, il avait ressenti quelque chose qu'il n'avait encore alors jamais ressenti, il ne savait pas quoi - de l'amour ?-, mais les sentiments étaient là en tout cas. La voix de Léna le tira de ses réflexions.

- Je te l'ai prouvé, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question. Sa voix était teintée de tristesse. Quelque part, elle ne voulait pas qu'il se rende compte, qu'il comprenne l'horreur de la situation. Il avait été anesthésié par cette impression de rêve. Mais la morphine temporaire venait de disparaître. Il recula de quelques pas, le regard vite. Elle ouvrit la bouche comme pour parler mais se ravisa en sentant des larmes s'accumuler au bord de ses yeux. Jean se retourna pour lui faire dos et se laissa tomber à genoux, ses doigts s'enfoncèrent dans la terre et il posa son front par terre. Des larmes roulaient jusqu'au sol, sans bruit. Son cri de douleur et de rage vint briser le silence qui transperça le cœur de Léna. Elle ne put empêcher ses larmes de déborder. Elle le regardait, impuissante et torturée. Il était déchiré, de toute part. Un de ses bras se positionna sur sa poitrine, sur son cœur, comme pour essayer de soulager sa douleur, en vain. Il tremblait, torturé par chaque seconde qui s'écoulait, chaque

souvenir qui passait, chaque battement de cœur qui le lancinait. Léna s'assit par terre, posa sa tête sur ses genoux et les enroula de ses bras. Il fallait attendre que sa souffrance s'apaise. Le silence avait repris sa place, seuls les reniflements de Jean le dérangeaient. La sonnerie du portable de Léna, semblable à celui de Tom la fit sursauter, quant à Jean, il resta de marbre. Elle accepta l'appel sans répondre, elle voulait faire cesser cette sonnerie et vérifier l'identité de celui qui l'appelait. Par chance c'était Tom, la personne avec laquelle elle voulait absolument parler.

- Je reviens… chuchota-t-elle.

Jean ne répondit pas et ne bougea pas non plus. Elle partit et s'adossa au mur du couloir.

- Tom ?!

Sa voix tremblotait et des accents hystériques ponctuaient ses phrases.

- Léna ? Que se passe-t-il ?

- C'est Jean, il est… Il ne va pas bien.

- Que lui est-il arrivé ?

- Il… Euh… Comment dire ? Il a compris.

- Compris quoi ? demanda-t-il, cédant à l'inquiétude.

- Qu'il était vraiment ici.

- Comment ça ?

- Que tout était réel.

- Il ne comprenait pas ?

- Il pensait qu'il rêvait.

-… Laisse-le seul, Léna, dit-il en se détendant un peu.

- Il en est hors de question !

- Je ne veux pas que tu sois présente s'il déraille…

- Il ne déraillera pas.

- Te souviens-tu de ce qu'il s'est passé pour toi ?

- Je… Je m'en fiche, je ne veux pas le laisser seul, je ne peux pas, tu ne l'as pas vu.

- Veux-tu que je vienne ?

- Je ne sais pas…

- Que puis-je faire Tom ?

- Trouve le bon moment pour lui parler et là ne le lâche plus. Si ça se passe mal, bip Roc, il arrivera plus vite que moi.

Elle raccrocha et essaya de calmer ses pleurs. Elle souffla plusieurs fois puis se décida à entrer. Jean était assis dans l'herbe, ses yeux ne contenaient plus de larmes, mais ils étaient vides, sans aucun sentiment, sans vie. Elle alla s'asseoir à ses côtés.

- Vais-je un jour redevenir heureux ?

Il avait demandé ça d'une telle manière que pour lui, la réponse paraissait évidente.

- Oui, mais pour ça il ne faut pas te laisser abattre, nous sommes là pour t'aider. Il faut lutter pour ceux que tu aimes. Si Avarice a raison nous avons une chance de retrouver nos proches.

Il ne répondit pas, ses pleurs avaient repris. Les larmes coulaient en silence. Elle prit une de ses mains dans les siennes et en profita pour se rapprocher.

- Je suis déjà passée par là, Jean. Je sais ce que tu ressens, ce que tu penses. Tu n'as plus rien à quoi te raccrocher, pourquoi ne pas se rendre à eux ? Tu as une chose en plus de moi, tu as tes sœurs. Reste avec nous, pour elles au moins.

- Je veux aller les chercher.

- Il faut qu'elles grandissent.

- Non ! Elles aussi vont grandir dans le mensonge ? Vivre dans un univers que ces monstruosités ont bâti ?

- Elles sont obligées, elles sont trop petites, elles ne pourraient pas comprendre. Cela nous mettrait plus en danger qu'autre chose.

Cette annonce provoqua un peu plus de larmes sur les joues de Jean, larmes de rage et non de tristesse. Il ne prenait plus la peine de les essuyer, à quoi bon ? Elle baissa la tête afin d'échapper à son visage mouillé.

- Et toi, comment ça s'est passé ?

Elle releva la tête, surprise.

- Moi ?

Il hocha la tête, il ne voulait plus penser à lui.

- Eh bien, ce fut… Différent. Je n'ai pas eu le temps de penser à un rêve, ni même à autre chose. Tom a failli arriver trop tard.

Il essuya son visage de sa main libre. De la curiosité était ancrée au fond de ses yeux.

- Il devait être vingt-trois heures, la veille de mes dix-huit ans. Ils avaient décidé de ne pas perdre de temps apparement puisqu'en rentrant d'une soirée chez un ami, mon père m'a ligoté dans le salon. Ma mère n'était pas là. Et quand il s'était apprêté à sortir -peut-être pour aller chercher du renfort, ou ma mère ?- Tom, Roc et Avarice étaient apparus sur le seuil et une seconde plus tard mon père tombait en cendre, devant moi.

- Je suis… Je suis désolé.

- Ce n'est pas grave, maintenant je suis remise, même si ça a été très dur.

Il tenta de se lever mais retomba aussitôt assis.

- Jean ? demanda-t-elle, inquiète.

- Des vertiges, répondit-il les yeux fermés.

- Tu es peut-être trop fatigué par tout ça, tu devrais sûrement dormir.

- Non, je n'en ai…

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase et s'écroula de tout son long sur le sol.

Il se réveilla le lendemain, l'horloge affichait midi trente. Il voulut se retourner mais son bras percuta quelque chose qui soupira. Léna était avec lui. Il se redressa et la regarda. Elle avait les yeux fermés et semblait prête pour repartir dans quelques heures supplémentaires de sommeil mais elle se releva brusquement en s'écriant :

- Tu es réveillé ! Excuse-moi j'étais morte de fatigue. Tu t'es évanoui et Roc t'a allongé ici.

- Ne t’excuse pas.

Sa voix était dénuée de tristesse ce qui ne l’a rassura qu’à moitié puisqu’elle ne reflétait aucun sentiment, aucune vivacité. Elle feinta un sourire qui n’eut pas l’air de convaincre Jean.

- Bon anniversaire !

Il fronça les sourcils sans comprendre.

- Ne me dis pas que tu as oublié ça ? Tu as 18 ans !

- Ah… Génial.

- Qu’est-ce qu’il y a ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils à son tour.

- La partie de chasse commence, je suis officiellement en danger de mort, où que j’aille, super !

- Jean, ne le prend pas comme ça…

Roc arriva à ce moment là, sans qu’ils l’eussent entendu.

- Hey, Jean ! Joyeux anniv’ ! On a quelques cadeaux pour toi, les autres arrivent, ils sont à la traîne.

- Des cadeaux ?

Il fronça à nouveau les sourcils en voyant Tom arriver, suivi des autres. Il y avait trois paquets cadeaux.

- Joyeux anniversaire, dit Tom en souriant.

Jean eut du mal à articuler un « merci » convenable. Il soupira, il n’avait pas besoin de ça, il voulait juste être seul, ou

avec Léna, mais ça n'allait pas plus loin. Léon ricana de son manque d'entrain.

- On n'est pas là pour t'annoncer la taille de ton cercueil !

- Tu ne crois pas si bien dire…

- Allons, Jean, s'interposa Tom en lui tendant un cadeau. Ce ne sont pas de véritables présents, mais on se rattrapera un peu plus tard, je te le promets.

Jean prit le cadeau, son « merci » aussi faible que le précédent. Il le déballa, laissant des lambeaux de papier vert et bleu se disperser sur le lit. Il ouvrit le carton et découvrit un bracelet argent qui ressemblait à une gourmette de taille moyenne et plate. Elle était à la fois simple et belle. Jean était surpris. Il releva la tête, interrogeant du regard Tom. Avarice prit la parole.

- Ce n'est pas qu'un bijou sans grande importance. C'est ta balise de détresse. Avec ça, nous savons ta position à chaque seconde, et si tu es en danger, il te suffit d'appuyer sur la plus grande maille, un signal nous sera envoyé.

Jean la mit à son poignet, elle n'était ni trop grande, ni trop petite. Il la fit tourner et remarqua la maille dont parlait Avarice. Tom lui tendit une nouvelle boîte qu'il prit et déposa sur le lit. Il la déballa et des morceaux de papiers dorés et argentés vinrent se mêler aux bleus et verts.